

Les enfants de la Sierra

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelques formes que ce soit (l'art. L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).

Toute représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite

Crédit photo : ©Adobe stock

Images intérieures : ©Pixabay

Design couverture : ©SJR

Tous droits réservés

AUDÉLO EDITIONS_{EI}

4, rue Jean Lurçat

95320 St Leu La Forêt

© 2020 – AUDÉLO EDITIONS_{EI}

ISBN : **979-10-359-4420-9**

PAULINE LIBERSART

Les Enfants de la Sierra

AUDÉLO  ÉDITIONS



Les hommes
.....
de la Sierra

Chapitre 1

Le vieux chariot, tiré par deux mules tout aussi vieilles, progressait avec une lenteur prudente sur le chemin pierreux et mal balisé.

Doug, assis sur le plancher, avait fini par s'assoupir, la tête dodelinant au rythme des cahots. Une ornière plus profonde que les autres fit soudain dangereusement pencher la voiture à droite.

Le garçon plongea vers l'avant. Son frère n'eut que le temps de le rattraper pour l'empêcher de se cogner contre l'arceau métallique qui tendait la bâche au-dessus d'eux.

— Ça va ? demanda Ian.

— Il est quelle heure ? marmonna Doug, un peu groggy.

— Aucune idée.

Il se mit à genoux et rampa jusqu'à l'arrière du chariot. Il sortit la tête entre les deux pans de toile. Le gamin observa les alentours.

— On est toujours en forêt, et le soleil se couche.

— Je commence à avoir faim. J'espère qu'il ne fera pas aussi froid que la nuit dernière, ou je vais finir par regretter l'orphelinat.

— Tu plaisantes ?

— Évidemment, confirma Doug. Tout plutôt que de retourner là-bas.

Les deux frères échangèrent un regard entendu. Seuls au monde depuis la mort de leurs parents, ils avaient passé quatre années dans l'institution catholique de Sacramento. Les moines faisaient ce qu'ils pouvaient, mais ils manquaient de tout : de place, de nourriture, de vêtements... sauf d'orphelins. Il n'y avait jamais assez de dons, jamais assez d'adoptants.

Malgré leurs efforts, les deux enfants avaient souvent eu l'impression de vivre dans l'antichambre de l'enfer, à vingt dans des dortoirs prévus pour dix, se contentant d'une assiette de haricots par jour, devant se battre pour ne pas se faire voler leur morceau de pain noir, leurs chaussures ou leurs vestes.

Ian et Doug allaient bientôt avoir treize ans, l'âge où les garçons étaient obligés de quitter la maigre protection des religieux et se débrouiller pour survivre à l'extérieur, dans cette Californie de 1866, qui méritait encore son nom d'Ouest Sauvage.

La plus grande crainte des deux gamins n'était pas de devoir travailler dur ou de ne pas manger à leur faim, mais d'être séparés.

Lorsque le père Ramirez leur avait parlé de ce rancher de la Sierra Nevada qui cherchait deux employés, ils avaient décidé de le suivre sans hésiter. Ils en avaient déjà assez bavé dans l'existence pour ne rien attendre de plus que parvenir à rester

ensemble, même si le travail était difficile et le patron impitoyable.

— Tu crois qu'on a bien fait d'accepter ? demanda malgré tout Doug, toujours plus anxieux que son frère.

— Ils allaient nous flanquer dehors, lui rappela Ian. Autant saisir cette chance. Si ça ne va pas, on pourra encore partir.

— J'espère que tu as raison. Tu te souviens de Franky ?

Ian frissonna et préféra se taire. Franky Carson était un de leurs copains. Il avait été adopté quelques mois auparavant. Trois semaines après, son nouveau « père » était venu réclamer un autre enfant. Il avait raconté aux moines que le gamin s'était tué en tombant de cheval. Les prêtres avaient refusé de lui confier un autre garçon et, un peu plus tard, une rumeur était parvenue jusqu'à eux. Elle disait que Franky n'avait pas voulu faire « quelque chose » pour son père. Une chose si terrible que personne n'avait osé prononcer son nom. En revanche, ils savaient de façon certaine que leur ami était mort à cause de « ça ».

— On arrive, cria soudain le *Padre*.

Les adolescents se levèrent d'un bond et se précipitèrent à l'avant pour voir par-dessus son épaule. Ils furent déçus. Devant eux se dressait une vieille bâtisse à l'air abandonné, dont la peinture s'écailait. Au-dessus de la double porte aux carreaux fissurés, un panneau indiquait « Pony Express ».

— C'est là qu'on va travailler ? demanda Doug dépit.

— Les enfants, vous savez lire ! Ici, c'est l'ancien relais du courrier, ça ne ressemble pas à un ranch.

— Mouais, marmonna Ian.

— Je vous l'ai pourtant expliqué. Nous avons rendez-vous avec mes amis, les Malone. Ils doivent nous attendre, leur chariot est là, dit le prêtre en désignant l'engin.

— Et c'est eux qui nous emmènent ?

— Mais non, voyons ! Nous allons au ranch tous ensemble. Je vous rappelle que j'ai un mariage à célébrer.

Les garçons échangèrent un regard circonspect. Ni l'un ni l'autre n'avaient fait très attention à ce que le père avait raconté. Ils étaient si inquiets d'être séparés qu'ils ne s'étaient concentrés que sur leur seul objectif : rester ensemble.

Habilement, le Padre Ramirez fit ralentir les mules et amena son chariot à côté de celui des Malone. Avant même qu'il ne s'immobilise, un homme grand, osseux, aux cheveux poivre et sel, vêtu sobrement de noir, sortit du bâtiment et vint à leur rencontre.

Le prêtre se retourna et cria :

— Les enfants, portez les sacs, les matelas et les couvertures à l'intérieur.

Il descendit lourdement de son inconfortable siège en bois, fatigué de ses heures de conduite. Il serra avec chaleur la main que le médecin lui tendait.

— Isaac mon ami, je suis bien content d'arriver enfin. Où est ta chère épouse ?

— Charlotte nous prépare un repas chaud. Elle était certaine que vous seriez là dès ce soir.

Aux mots « repas chaud », les garçons, affamés, s'empressèrent d'effectuer leurs corvées. Ils installèrent tout à l'intérieur, dans la grande pièce du rez-de-chaussée où se trouvaient quelques meubles abandonnés à l'époque où le *Pony Express* avait fermé : une longue table, des chaises bancales ainsi qu'un vieux balai.

Ils firent un peu de ménage avant de poser les matelas au sol, repoussant la poussière dans les coins et dérangeant des araignées furieuses de voir envahir leur territoire.

Il ne faisait guère plus chaud dans la bâtisse délabrée qu'à l'extérieur, malgré les braises qui rougeoyaient dans l'antique poêle, mais ils étaient à l'abri du vent et des bêtes sauvages.

— Il fait froid ici, on est pourtant au mois d'août ! maugréa *Padre* Ramirez en se frictionnant les bras au travers de sa vieille robe de bure grise, tout en se laissant tomber sur un siège.

— Nous sommes dans la montagne, rappela le Dr Malone. Mais c'est exceptionnel pour la saison.

— Ça va s'arranger. Le beau temps revient, ajouta Charlotte en finissant de mettre la table.

Activité qui intéressait beaucoup les garçons qui notèrent que la dame était petite, bien mise, distinguée. Ils remarquèrent aussi que ce qu'elle cuisinait sentait délicieusement bon.



Une demi-heure plus tard, avec un sourire, Charlotte resservit du ragoût aux deux garçons. Les gamins n'avaient guère dit que « bonjour », s'étaient activé à préparer le couchage et depuis ne parlaient plus, se contentant d'écouter et de dévorer tout ce qu'on

mettait dans leurs assiettes. Ces gosses lui faisaient pitié. Ils n'étaient pas très grands et maigres comme des coucous.

Leurs vieux vêtements râpés provenaient sans aucun doute de dons faits à l'orphelinat. Ils flottaient autour de leurs trop frêles silhouettes. Leurs cheveux étaient si courts qu'ils avaient dû être rasés, il y a peu. Elle savait qu'on pratiquait ainsi dans les institutions pour tenter d'enrayer les infestations par les poux.

Les garçons devaient être châtain foncé, ou peut-être bruns, mais c'était impossible à déterminer. Il faudrait attendre la repousse. Avec leurs visages émaciés, creusés, il n'était pas possible de prédire s'ils seraient beaux ou non. Quant à leurs yeux, d'un vert très pâle, ils se mettaient à briller de joie à chaque fois qu'elle remplissait leurs assiettes.

Pauvres petits, songea Charlotte en se détournant.

Malgré leur jeunesse, ils étaient aux aguets, prêts à déguerpir au moindre signe de danger. Ses gamins avaient déjà vécu de grands malheurs et étaient décidés à travailler dans un ranch pour des inconnus, à assumer une tâche d'adulte, juste pour pouvoir manger. Deux survivants comme le pays en comptait tant. Pour Charlotte, à qui Dieu avait toujours refusé la maternité, voir des enfants privés d'amour, de protection, était un crève-cœur.

— Tu es sûr de cautionner ce mariage ? demandait à cet instant le prêtre à son époux.

— Nous avons des réticences. Mais à présent que nous connaissons mieux Dallas, je pense que ce sera une bonne union pour Amélie. Il est courageux, travailleur, et il est bien plus intelligent que son allure de cow-boy ne le laisse croire.

— Votre nièce vient d'une vieille famille sudiste. Elle a été habituée au luxe. Elle a sans doute été élevée avec des... principes qui n'ont pas cours ici. Est-elle consciente qu'un de nos sauvages de cow-boys n'a rien à voir avec les hommes qu'elle a pu rencontrer auparavant ?

— Nous avons les mêmes inquiétudes que toi, dit Isaac. C'est pour cela que nous nous étions précipités à son secours. Mais Amélie a changé. La guerre l'a endurcie. Elle est devenue une jeune femme très volontaire, dure à la tâche. Je pense qu'elle est parfaitement lucide sur la vie qui l'attend dans ce ranch.

— Et puis, Dallas n'est pas si sauvage que cela... Enfin pas avec Amélie, ajouta Charlotte. Il nous a prouvé qu'il tenait à elle. Il n'a rien d'un gentleman, mais je crois qu'un gentleman sudiste délicat et raffiné aurait du mal à s'en sortir par ici.

— Dallas, répéta *Padre* Ramirez. Ce n'est pas très catholique comme prénom.

— À ce nous avons compris, ce n'est qu'un surnom.

— Quel est son véritable nom ?

— Aucune idée, admit-elle. Mais notre nièce le connaît. Je pense qu'il lui a raconté beaucoup de choses sur son passé. Ils sont très complices, très liés tous les deux.

— À ce point ? Ne pourraient-ils pas attendre quelques mois pour se marier ? Prendre leur temps avant de s'engager dans un tel sacrement. Ils se sont rencontrés il y a peu.

— Ils vivent seuls tous les deux dans ce ranch, dit Isaac en échangeant un regard embarrassé avec son épouse. Il est plus convenable de les marier rapidement.

— Seigneur, marmonna le prêtre.

Doug sauçait avec application son assiette en fer avec un généreux morceau de pain blanc – pas cet infâme pain noir pour lequel ils devaient se battre à l’orphelinat –, il jeta un coup d’œil à Ian qui rognait un os de poulet, ne laissant pas une once de viande. Tout en se concentrant sur leur repas, ils ne perdaient pas une miette de la conversation.

De ce qu’ils comprenaient, ils allaient atterrir dans un ranch, avec une belle du sud, sans doute empotée et un cow-boy du coin. La charge de travail risquait d’être énorme, mais au moins n’auraient-ils plus à souffrir de la promiscuité. Et puis, si le type avait une fille sous la main, ils n’avaient pas à craindre qu’il leur arrive la même chose qu’à ce pauvre Franky...



— On arrive ! cria le *Padre*.

Les garçons sautèrent sur leurs pieds et vinrent se coller contre son dos pour regarder par-dessus son épaule, curieux.

Ils avaient quitté le vieux relais à l’aube, et le chariot avait cahoté toute la journée sur des pistes de plus en plus impraticables. Il leur avait fallu le pousser et aider les mules dans le franchissement de certains passages.

Au lieu de l’épaisse forêt qu’ils traversaient depuis des heures s’étendait à présent devant eux un magnifique lac au cœur d’une vallée verdoyante. Les bois, bien qu’encore présents, laissaient place à une prairie grasse.

Au fur et à mesure de la descente qui nécessitait toute l'attention des conducteurs pour empêcher les mules de s'emballer, ils découvrirent des constructions et de nombreux enclos où caracolaient des chevaux splendides.

Ian laissa échapper un long sifflement admiratif.

— Comme tu dis frangin, murmura Doug le regard fixé sur un somptueux pur-sang noir qui s'était approché de la barrière, curieux, pour observer leur convoi.

Les chariots s'immobilisèrent dans le crissement de courroies, de freins et le hennissement des bêtes, devant une solide maison en rondins, à l'écart des autres bâtiments.

— Attrapez vos sacs et passés par l'arrière, ordonna le *Padre* tout en se laissant glisser de son siège.

Obéissants et surtout désireux de faire bonne impression, les garçons s'empressèrent de prendre leur baluchon contenant leurs maigres possessions. Ils entendirent à travers la toile bâchant la voiture, la voix du prêtre.

— Alors, c'est vous qui avez convaincu la petite de vous dire oui !

Ils ne saisirent pas la réponse. Ian et Doug prirent une inspiration, échangèrent un ultime regard pour se motiver et ils sautèrent au sol.

— On m'avait averti que vous n'étiez pas du genre bavard, dit le *Padre*. Je vous ai amené ce que vous avez demandé.

Un cow-boy impressionnant se tourna vers eux. Un vague souvenir des bonnes manières rappela à Ian d'ôter son chapeau. Doug le vit faire du coin de l'œil et s'empressa de l'imiter.

— Ian et Douglas McLean. Ils sont courageux, travailleurs et ils cherchent un emploi, expliqua le prêtre.

Se serrant inconsciemment, ils firent face à l'homme qui les examinait. Celui-ci était très grand, il portait une chemise à carreaux, un stetson clair, un colt et surtout un fusil au canon posé sur son épaule. Le cow-boy, « Dallas », braqua sur eux un insoutenable regard bleu comme ils n'en avaient jamais vu de leur courte vie qui acheva de les tétaniser.

L'homme fronça les sourcils, ses yeux passant de l'un à l'autre. Les garçons avaient l'habitude de cette réaction. C'était le même scénario à chaque fois que les gens les voyaient côte à côte pour la première fois et qu'ils réalisaient qu'il n'y avait aucun moyen de les différencier. Privilège et malédiction de jumeaux parfaitement identiques.

— Vous tenez à cheval ? demanda Dallas, avec brusquerie.

— O... Oui, bafouilla Doug qui avait toujours été le plus hardi.

— Déjà attrapé les veaux ?

— Non.

— Débourré un mustang ?

— N... Non.

— Ferré ?

— Non, monsieur... murmura-t-il, alors que le désespoir commençait à poindre dans sa voix.

— Ça s'apprend ! conclut leur nouveau maître en haussant les épaules. Suivez-moi.

Il s'éloigna en direction de la grange. Les garçons échangèrent un regard soulagé, remirent leur vieux chapeau, attrapèrent leur paquetage et se précipitèrent à sa suite. Dallas les conduisit jusqu'à l'écurie et s'arrêta au pied de l'échelle qui donnait accès à l'étage.

— Vous dormirez là-haut. Rangez vos affaires et rejoignez-nous à la maison pour le dîner après vous être lavé les mains.

Sans attendre de réponse, il leur tourna le dos et les laissa seuls sans prendre la peine de s'assurer qu'ils lui obéissaient.

— C'est peut-être un test, suggéra Ian, étonné.

Doug allait parler, prêt à blaguer comme il le faisait toujours quand il était inquiet, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge, sa bouche grande ouverte. Surpris de son attitude, Ian se retourna pour voir ce qui avait pu attirer son attention. Il se figea lui aussi de peur.

Dans l'encadrement de la double porte se tenait un loup. Une énorme bête qui les fixait de ses yeux jaunes. Avant même qu'ils ne leur viennent à l'idée de grimper l'échelle, ils entendirent un bref sifflement. Le loup s'attarda encore une seconde à les observer, puis s'éloigna tranquillement.

— Le chien de la maison, dit Doug, mal remis de sa frayeur.

— Je crois, ouais... On y va ? suggéra Ian.

Il empoigna l'échelle et monta souplement. Il ouvrit la lourde trappe, se glissa poussant son baluchon devant lui sur le plancher. Il s'immobilisa surpris.

— Merde alors ! s'exclama Doug en le rejoignant.

Malmenés par la vie, ayant perdu espoir depuis longtemps, ils s'attendaient, au mieux, à trouver une couverture râpée sur le tas de foin d'un fenil glacial. Or, ils étaient dans un grenier bien clos. La pièce, basse de plafond, était équipée d'une ouverture fermant par un volet pour laisser entrer la lumière. Tout était propre, et on avait disposé sur un plancher bien équarri, deux épais matelas neufs. Entre, il y avait un petit poêle à bois en fonte.

— Pince-moi, je rêve ! marmonna Ian.

Il se pencha. D'une main hésitante, il caressa la couverture de laine à carreaux rouges. Sur le second lit, l'autre était bleue. Il tâta délicatement le gros oreiller de plumes posé dessus, sa main brunie par le soleil et la crasse faisant un contraste spectaculaire avec le linge blanc.

— Il y a de vrais draps, chuchota Doug, stupéfait.

Il déposa son bagage sur l'un des coffres en bois. Il y en avait deux, là encore, destiné à leur servir de placard.

— On n'a jamais eu de si belles couvertures. Même quand on vivait avec les parents, dit Ian tout en continuant à caresser la sienne comme fasciné.

— Elles sont neuves, répondit Doug, après s'être enfin décidé à toucher celle qui serait la sienne.

Les jumeaux échangèrent un regard étonné. Ils s'attendaient à être traités plus ou moins en esclaves, et voilà que pour la première fois, ils avaient leur propre chambre, équipée, chauffée, comme ils n'avaient jamais osé en rêver.

— Le patron a exigé qu'on les rejoigne à la maison, rappela Doug.

Les Enfants de la Sierra

— Et de se laver avant !

— On devrait se dépêcher. Je ne tiens pas à le contrarier. S'il nous met une volée, on aura plus de mal à s'en remettre que quand le père Juan nous flanquait un coup de pied au cul.

La nuit commençant à tomber, ils fermèrent le volet et redescendirent, tirant la trappe d'accès à « leur » chambre. Ils se dirigeaient vers la maison quand Doug demanda :

— Tu as regardé la patronne ?

— Non, admit Ian. J'avais trop la trouille.

— Pareil. Comment le Docteur l'a appelée déjà ? Amélie ? C'est français ça ?

— J'sais pas, elle vient du Sud. Ça doit être pour ça.

Ils s'arrêtèrent à l'abreuvoir et se décrassèrent avec le savon, laissé là à leur attention. Ils restaient des enfants, et s'amuserent à actionner la pompe.

— C'est génial, dit Doug en s'essuyant. On peut se laver avec de l'eau propre et pas de la flotte qui pue encore plus que nous.

Ian se mit à rire avant de grimper les deux marches et, après une hésitation, il frappa à la porte.

— Ton chapeau, rappela-t-il à Doug en ôtant le sien.

C'est Charlotte qui vint leur ouvrir.

— Les garçons ! Allez vous asseoir à table.

Ils obéirent, accrochant leurs chapeaux à une patère. Ils regardèrent avec attention autour d'eux. La maison n'était pas très grande. La pièce principale faisait office de cuisine, et derrière un lourd rideau bordeaux, on devinait une alcôve avec un lit double.

Tout était solide, propre et même un peu luxueux à leurs yeux, comme cet évier qui avait lui aussi une pompe à eau.

Doug resta, pour une fois, sans voix en voyant sa nouvelle patronne. C'était une très belle jeune femme blonde, aux yeux verts. Elle était habillée simplement, et pourtant, elle était d'une élégance comme il n'en avait jamais vu. Elle lui fit penser à une princesse de conte de fées. En revanche, il n'eut pas une seconde de doute ; elle attendait un bébé. Sans un mot, il prit place à table où son frère le rejoignit quelques instants plus tard.

— Si j'ai bien compris, nous allons dormir dans les chariots ? dit en souriant le docteur.

— Oui, confirma la beauté blonde. Nous avons préparé le grenier pour les garçons. Vous pouvez vous installer dans la grange. Vous serez à l'abri du vent. Il souffle encore fort en ce moment.

— Pourrais-tu faire en sorte que ton charmant petit chien ne vienne pas traîner près des chariots ? demanda Charlotte en plaisantant... à moitié.

— *Sun Day* reste à l'écurie la nuit pour protéger les chevaux, répondit la princesse. D'ailleurs les garçons, il faudra vous présenter à lui pour qu'il vous accepte. C'est un bon chien de garde, vous devrez apprendre à vous en faire obéir.

Sous la table, Ian flanqua un coup de pied à son frère. Doug tourna la tête vers lui et comprit immédiatement son regard.

Arrête de la fixer comme ça ! lui disait-il.

Doug plongeait le nez dans son assiette que Charlotte venait de remplir, et ne vit pas l'air amusé de Dallas.

Chapitre 2

Noël 1866.

Doug pesta en tendant les bras devant lui.
— Quoi ? demanda Ian en finissant de boucler sa ceinture neuve sur son pantalon.

— Regarde !

Il se tourna vers son frère, sa belle chemise blanche, pas encore boutonnée, dévoilait exagérément ses poignets, jusqu'aux limites de ses avant-bras.

— Elle est trop petite alors que je ne l'ai mise que deux fois.

Son jumeau attrapa sa propre chemise posée sur son lit et il l'enfila. Le résultat fut identique. Le vêtement qui lui allait encore parfaitement quand il l'avait porté pour le baptême du petit Thomas, en novembre, était maintenant trop juste.

— Ça ira pour aujourd'hui, décida-t-il pragmatique. La veste cachera la misère, il suffira de ne pas l'enlever.

— Mouais... De toute façon, ça ne se fait pas d'enlever sa veste pendant le dîner, maugréa Doug.

Ian sourit, amusé. Après leur arrivée au ranch, leur nouveau patron avait tenu à les équiper : nouvelles bottes, jeans, chemises de travail solides et chaudes, mais aussi des vêtements du dimanche avec une chemise blanche et une veste noire chacun.

Rien ne l'y obligeait, bien au contraire, mais il l'avait fait. Ian avait vu Doug se prendre au jeu. Copiant Dallas, qui était désormais son modèle, son frère se lavait tous les jours avec soin, veillait à ce que ses vêtements soient toujours impeccables. Il entretenait tout aussi scrupuleusement ses bottes.

Avec leurs premiers salaires, il avait convaincu Ian d'acheter des chapeaux dignes de ce nom, noir pour l'un, beige pour l'autre.

Un jour où Ian le chambrait sur son excès de zèle, Doug lui avait répondu que, quand on a la chance d'être admis à la table d'une femme aussi élégante et bien élevée qu'Amélie Ford, il fallait bien présenter et savoir se tenir.

D'ailleurs, se rendant compte que leur éducation avait laissé à désirer, la belle madame Ford avait pris en main leur instruction. Elle les obligeait à lire tous les soirs après le dîner. Elle les contraignait aussi à faire des dictées, des leçons d'histoire, ainsi qu'à réciter les poèmes qu'elle leur faisait apprendre par cœur pour « travailler leur mémoire ». Et tous les mois, Dallas leur ramenait de nouveaux livres de la ville, en même temps que le ravitaillement. À tout cela s'ajoutaient des exercices de mathématiques supervisés par Dallas qui, tout en prétendant ne

jamais avoir mis les pieds à l'école, maniait les chiffres avec une facilité déconcertante.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, ce chat sauvage de Doug, qui n'accordait habituellement sa confiance à personne, se pliait de bon gré à tout ça. Il se proposait même sans cesse pour rendre service, faire des corvées supplémentaires...

Ian suivait sans rechigner, persuadé que lui et son frère étaient déjà acceptés, qu'ils avaient trouvé bien plus que des patrons, que cette fois la chance avait été de leur côté.

Ils étaient bien traités, bien nourris, bien logés, bien habillés, et même si Dallas les faisait travailler dur, il leur apprenait beaucoup de choses, comme le maniement des fusils, et il leur consacrait du temps en dehors du travail, les emmenant en ville ou à la pêche avec lui.

Malgré tout cela, Ian était conscient que Doug doutait toujours. Son frère craignait d'être renvoyé. Rien de ce qu'il avait pu lui dire ne l'avait tranquilisé, Doug continuait à tout faire pour se montrer sous son meilleur jour.



Charlotte remit le couvercle sur le fait-tout, contente de la cuisson. Elle se retourna et regarda Amélie avec tendresse. Sa nièce était installée dans le *rocking-chair*, donnant le sein au petit Thomas Junior, cet adorable bébé qui promettait d'être une réplique de son père avec ses grands yeux d'un bleu exceptionnel et ses petits cheveux d'un noir d'encre.

Avec Isaac, ils étaient revenus au ranch dès la fin du mois d'octobre, bien avant les premières neiges qui risquaient de bloquer les pistes, car ils tenaient à être présents pour la naissance de leur petit-neveu ou de leur petite-nièce, celle-ci étant prévue pour décembre. Il avait fallu faire quelques aménagements logistiques dans le ranch pour loger tout le monde confortablement.

Et heureusement qu'Isaac avait été là. Le bébé était arrivé soudain, avec un mois d'avance et sans une aide médicale, l'accouchement se serait très mal terminé...

Cette nuit-là, Charlotte avait vu Dallas devenir fou d'angoisse. Si elle avait encore eu des doutes sur la profondeur des sentiments qu'il vouait à Amélie, ils auraient été balayés par la peur qu'elle avait lue dans ses yeux.

Très affaiblie, la jeune maman avait eu besoin d'aide les premières semaines. Il avait été convenu que Charlotte et Isaac resteraient au moins jusqu'au mois de février pour lui permettre de se remettre. Conséquence de ces événements, cette année, ils allaient avoir un véritable Noël en famille, comme aucun d'entre eux n'en avait connu depuis très longtemps.

La petite maison avait été décorée de rubans et de guirlandes. Un repas de fête les attendait, et chacun avait préparé des cadeaux. Même les jumeaux avaient discrètement déposé de petits paquets sous le sapin ce matin.

À cet instant, Charlotte adressa un petit signe à Amélie, lui indiquant de tourner la tête vers la porte. Sa nièce eut un sourire amusé tout en berçant son bébé pour le faire digérer. Les jumeaux

venaient d'entrer, ils étaient en train d'accrocher leurs vestes épaisses et leurs stetsons à la patère, après avoir bien essuyé leurs bottes couvertes d'une pellicule de neige sur le paillason.

Que de changement, songea Amélie.

Une vie au grand air, des repas réguliers, une hygiène de vie saine en avait fait, en quelques mois, des garçons solides. Ils n'avaient plus cette maigreur et ce teint blafard qui l'avaient inquiétée à leur arrivée. Ils avaient grandi et s'étaient remplumés. Pour treize ans, ils étaient maintenant sains et vigoureux.

Dallas aussi était très fier d'eux. La qualité de leur travail, leur volonté d'apprendre et de bien faire, l'avaient impressionné. Plus encore, il ne cessait de se moquer gentiment de ce qu'il appelait « leur vénération » pour elle. Amélie devait bien admettre que les jumeaux faisaient tout ce qu'elle leur demandait sans discuter.

Les garçons avaient gagné leur place dans la famille. D'ailleurs, la première fois qu'elle les avait laissés porter Thomas, elle avait eu l'impression de voir des grands frères maladroits, mais aussi pleins de tendresse.

Dans une ambiance festive, tout le monde s'installa pendant qu'Amélie couchait le bébé dans son berceau, qui avait été approché de la table pour que, à sa façon, le petit bonhomme participe aussi aux réjouissances.

En ce jour de fête, même *Sun day*, l'énorme loup qui avait fait si peur à Amélie le jour de son arrivée, avait le droit de dîner dans la maison. Le redoutable animal dévora sa gamelle puis vint se coucher au pied de son maître, guettant sans doute la nourriture

qui lui serait discrètement glissée sous la table par des mains amies.

Amélie tint à dire le bénédicité. La tradition aurait voulu que ce rôle revienne au maître de maison, mais il était inutile de compter sur Dallas qui ne cachait pas son aversion pour la religion. Oncle Isaac aurait pu le faire, mais que sa nièce prenne l'initiative lui convenait aussi parfaitement.

Après les phrases rituelles, Amélie ajouta avec ferveur :

— Nous vous remercions, Seigneur, de nous avoir réunis, et de nous avoir permis de construire cette belle famille.

— Amen, conclure tous les convives, y compris Dallas.

Ils attaquèrent joyeusement le repas que Charlotte avait passé la journée à confectionner avec enthousiasme et talent.

— Quel est le prochain objectif ? demanda Isaac à Dallas.

— Je vais vendre des mustangs à la foire de Floriston, en février, j'ai besoin de liquidités pour acheter de nouvelles juments.

— Encore ! s'exclama Charlotte.

Ils se lancèrent dans une discussion passionnée sur le sujet de l'élevage. Les jumeaux se taisaient, mangeant tout ce qui leur était alloué avec appétit, tout en écoutant avec attention. D'ordinaire, Dallas parlait peu – très peu –, et il impressionnait les adolescents. Ils n'osaient pas l'interroger. Ils étaient donc très curieux de connaître ses projets qui les concernaient directement.

— À vos premières ventes, trinqua Isaac en levant son verre, imité par les autres.

— Ne vous inquiétez pas les garçons, on va bientôt embaucher du monde. Vous n'allez pas crouler sous le travail, leur annonça Amélie avec un sourire maternel.

— Hourra, s'amusa Doug.

Ian, la bouche pleine, se contenta de hocher la tête en souriant. Le repas se poursuivit joyeusement, jusqu'au dessert.

— Si nous ouvrons les cadeaux dès à présent ? suggéra Amélie avant le café. Demain, tout le monde commence de bonne heure, cela sera bien moins plaisant, même si cela est plus traditionnel.

— Ici, c'est l'ouest, on peut créer de nouvelles traditions, décréta Isaac en se levant d'un bond. Je vote pour.

Charlotte pouffa de rire en voyant son respectable mari se comporter comme un gamin impatient. Amélie sourit, elle aussi amusée. Son oncle toujours si modéré, trépignait depuis qu'il avait vu les paquets multicolores.

La séance d'ouverture des cadeaux se fit dans un joyeux fouillis de papiers et de rubans. La jeune femme reçut de Dallas une très belle bague en or, avec une belle améthyste.

— Pour compenser celle de nos fiançailles que j'ai oubliée avant notre mariage, lui chuchota-t-il après lui avoir glissé au doigt, près de son alliance.

Amélie se jeta à son cou, l'embrassant avec passion au mépris de toute retenue. Discrètement, Charlotte essuya une larme et échangea un sourire attendri avec Isaac. Les jumeaux, gênés par une démonstration de tendresse à laquelle ils n'étaient pas habitués détournèrent le regard.

Endormi, son petit pouce dans la bouche, Thomas ne voyait pas son berceau se remplir des jouets que tous lui avaient achetés ou confectionnés. Les jumeaux lui avaient taillé et peint de petits soldats pendant leur temps libre.

— T.J. est encore trop petit pour jouer avec, mais je suis sûr que ça lui plaira quand il sera plus grand, dit Ian, très fier d'avoir été chaleureusement remercié par Amélie.

— T.J. ?

— C'est comme ça qu'on l'a surnommé. C'est moins long que Thomas Junior, il est tout p'tit, ça lui va mieux ! expliqua Doug.

Les dernières boîtes ouvertes, tout le monde repris sa place. Amélie et Dallas échangèrent un regard entendu. Pour une fois, ce fut lui qui prit la parole, s'adressant aux jumeaux.

— Avec Amélie, nous voudrions vous proposer de vous adopter. Si vous êtes d'accord. Vous deviendriez nos enfants, au même titre que Thomas.

Les garçons sursautèrent. Ian devint rouge, alors que Doug pâlisait à vue d'œil.

— Nous avons l'impression que vous vous plaisez bien avec nous, ajouta Amélie avec douceur, moins brusque que Dallas. Que nous formons déjà une vraie famille tous ensemble. Ce serait le moyen de rendre tout cela officiel.

Les jumeaux ne bougeaient plus. Ian fut le premier à se reprendre.

— C'est sérieux ? Pour de vrai ?

— Oui, confirma Dallas toujours laconique.

— Vous nous adopteriez tous les deux ? Pas juste Ian ? demanda soudain Doug.

— Évidemment tous les deux, répondit Amélie, surprise.

Le gamin se leva d'un bond, marmonna « je reviens », et il se rua dehors sans même prendre le temps d'enfiler son manteau, *Sun Day* sur les talons. Alors que Ian se levait pour se précipiter à la poursuite de son frère, Dallas l'intercepta par le bras.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? exigea-t-il de savoir en le fixant d'un regard bleu difficilement soutenable.

— Je... J'ai... bafouilla le pauvre gamin tétanisé.

— Dallas, lâche-le, ordonna Amélie. Tu lui fais peur. Raconte-nous s'il te plaît, Ian.

Le garçon dut reprendre une inspiration avant de s'expliquer :

— J'ai failli être adopté, mais j'ai refusé parce que cette famille ne voulait pas prendre Doug avec moi.

— Pourquoi ne voulaient-ils pas de lui ? s'étonna Amélie.

Elle était choquée qu'on puisse vouloir séparer des jumeaux, et surtout, qu'on ait pu rejeter un garçon aussi gentil que Douglas.

— Il s'était battu pour me protéger d'un grand, et il avait un coquard, expliqua Ian en désignant son œil. La femme a dit qu'il était violent, et qu'elle ne voulait pas de ça chez elle. Depuis, Doug s'en veut. Il dit que j'ai dû rester à l'orphelinat un an de plus à cause de lui. Je peux aller le chercher, maintenant ?

— Ramène-le à la maison. Dis-lui que sa famille l'attend.

Une fois dehors, Ian ne mit que quelques instants à trouver son frère. Doug était accroupi dans l'angle de l'écurie, blotti contre *Sun Day*. Il caressait le loup, protecteur et consolateur, le nez enfoui

dans sa fourrure hivernale, douce et épaisse, sans doute pour cacher ses larmes. Ian les sentait sans même les voir. Tout comme, il ressentait les émotions violentes qui parcouraient son frère.

— Il faut qu'on rentre, dit-il dans un langage que seul son jumeau pouvait comprendre.

— Vas-y, j'arrive, répondit Doug dans cette même langue étrange qu'ils s'étaient inventés durant leur enfance.

— Pas sans toi. C'est nous deux, pour toujours.

— Ça t'a déjà coûté cher.

— Je ne trouve pas. L'orphelinat ce n'était pas si affreux et ici, je suis bien mieux que je ne l'aurais été dans l'autre famille.

Doug essuya ses yeux avec sa manche et se releva.

— Qu'est-ce qu'on décide ? demanda-t-il pour gagner les quelques instants nécessaires à se recomposer une expression.

— Voyons, fit semblant de réfléchir Ian. On vit dans un endroit génial. On est bien nourris, bien logés. On nous donne même une éducation. Je pense qu'on serait débiles de refuser.

Les adultes attendaient en silence. Amélie ne cacha pas son soupir de soulagement quand ils virent enfin la porte s'ouvrir, livrant le passage aux jumeaux. Les yeux trop brillants de Doug prouvaient que le garçon avait pleuré.

— Alors ? demanda Dallas.

— C'est d'accord... papa.